

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

MES PROFESSEURS D'ARABE

J'ai suivi les cours d'arabe de M. Lentin, camarade de mon père au collège de Sétif puis à notre lycée: arabe dialectal, dit "vulgaire", en sixième et cinquième (1921 et 1922), puis arabe littéraire en quatrième et troisième (1923 et 1924).

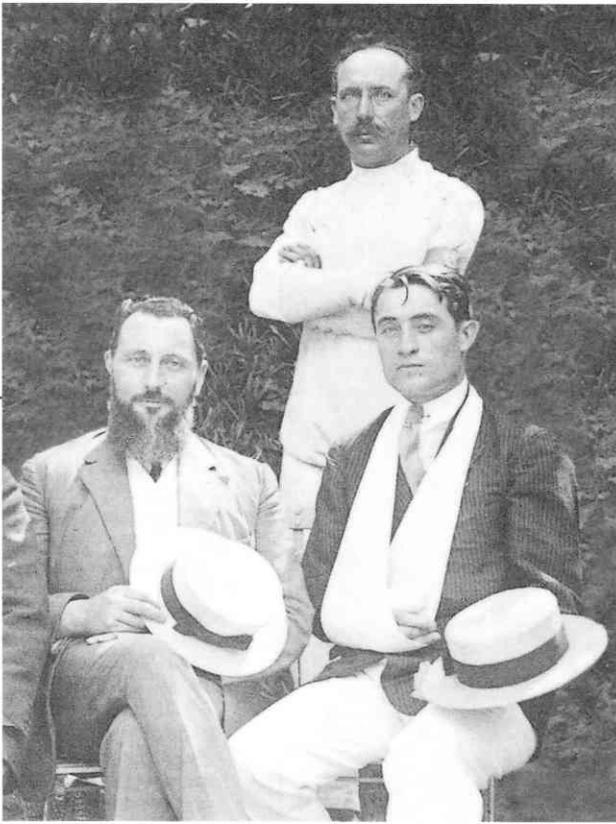
En seconde et première, nous étions fascinés par le vieux et magnifique professeur Gourliou, dit "Tôb tôb", auteur de la célèbre grammaire. Il enseignait, en même temps, à la chaire d'arabe sise dans un immeuble donnant sur une place, plus haut que l'entrée du "petit lycée", seul établissement, avec Tlemcen, à former des interprètes judiciaires.

M. Gourliou entraînait ses meilleurs élèves - dont j'étais - à préparer le Brevet d'arabe, en même temps que le bac. Après la traduction de "Simbad le marin", nous accédions à la littérature de Bensedira, aux trois gros dictionnaires du Père Belot, de Beyrouth, et à la difficile lecture des manuscrits anciens.

Ce professeur Gourliou avait eu précédemment comme élèves, mon oncle Joseph Delorme (bac 1895) maire de Oued-Seguïn Télergma pendant 30 ans, puis mon père (bac 1899), ainsi que le futur maréchal Juin et son ami intime Raoul Mandon, ancien maire de Constantine et vice-président de l'Assemblée algérienne.

En 1926, comme Raymond Filhol (voir le dernier numéro des "Bahuts"), j'ai été examiné par le redoutable et pittoresque professeur Bencheneb. Celui-ci fut ensuite remplacé par le professeur Soualah, lequel devait me dispenser des cours d'arabe dialectal à l'école d'agriculture de Maison Carrée.

Charles CLARAC.



Accident de parcours pour le professeur de gymnastique Sandral-Lasbordes? Pourquoi le voit-on, ci-dessus, le bras en écharpe (et canotier à la main) parmi les membres d'un cercle de bretteurs constantinois, dont Henri Fraysse - bras croisés - père de notre camarade ALYCéen Jean?

L'ANCETRE LYCEEN DU SERPENT MONETAIRE

En 1936-1937, notre 1ère AA' devait être indiscutablement, la "chouchou" de Mlle Duverger pour qu'à la rentrée d'octobre, elle nous ait attribué la salle 3, fraîchement repeinte en jaune clair, avec un superbe tableau neuf et des tables vierges de toutes ces inscriptions où se retrouve la trace d'une soeur aînée... voire d'une mère.

Fiers de notre domaine, nous ne supportons pas que d'autres s'y installent, à l'exception d'une 2ème A dont, quatre fois par semaine, les élèves venaient traduire Platon ou Démosthène.

Hélas, un certain lundi à 14 h., l'horreur! Mlle Buono découvrit, avec nous, une salle saccagée: murs étoilés d'encre violette, tables barbouillées, sol souillé, et, partout, des papiers déchirés ou froissés.

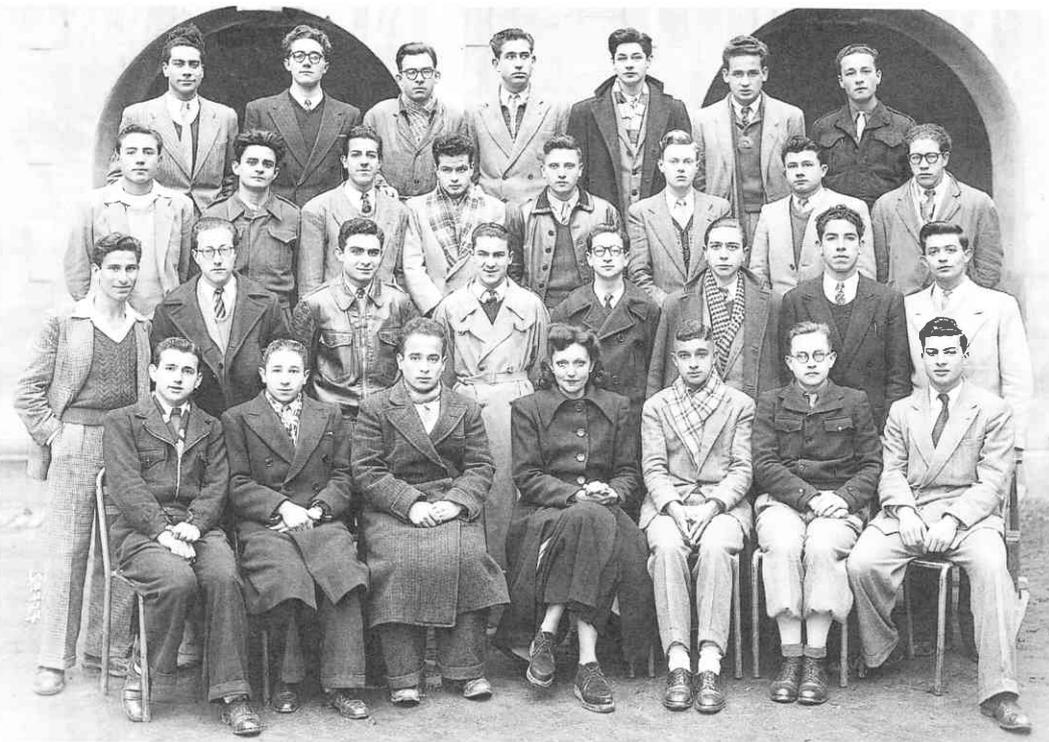
La Surveillante générale vint constater les dégâts et, pendant que nous commençons à ramasser au moins les papiers, elle fit son enquête (très rapide d'ailleurs): entre

●● suite en pages centrales



PREMIERE PARISIENNE IL Y A 15 ANS

Premier repas ALYCéen dans la capitale, il y a 15 ans, le dimanche 23 mars 1986. Modeste "première" en Ile de France, à la Maison des Rapatriés de Paris, mais qui réunissait déjà 80 convives, heureux de se retrouver après des dizaines d'années de séparation. Au dessert, l'assistance eut la joyeuse surprise de voir arriver le vaillant bien que nonagénaire M. Césari, ci-devant professeur de lettres, qui trempa son ancienne et charbonneuse moustache - devenue chenue - dans une coupe de champagne, pour boire avec ses anciens disciples émus et chaleureux. Ci-dessus, on retrouve, de gauche à droite, Pompidou, Bovard, Quillery, Paolini, les couples Thomas et Vittel, puis d'autres encore - aux plans plus lointains - dont les couples Tournier, Biesse, Maiiquaire, ou encore Sallée, Pradelle, Benkheiri... De dos, debout, Janine de la Hogue née Turin. L'élan était donné, qui se prolongerait désormais, d'année en année, au Mercure, au Vizir, voire au Palmier de l'an 20001...



Aumale 1948-1949, classe de sciences expérimentales. De haut en bas et de gauche à droite: Léopold Elbèze, Renard, X, Lenain, X, X, Schaub; puis Belhadj, Lauro, X, Arnaud, Lapica, X, Arsène Thiriet, X; puis Bensaïd dit "Pilou", X, Mesguich, Temime, X, Raoul Dadoun, X, Jacques Gatt; puis Charles Fantozzo, Ait Chalal, X, Mme Bouzاهر (professeur de biologie et de sciences naturelles), Jacques Gairoard, Giraud, Adda.

●● suite de page 1

11 heures et midi, une surveillante avait eu sur les bras une cinquième dont le professeur était absent; avec son passe, elle avait ouvert la salle 3 (pourtant interdite) et avait entassé là son vulgum pecus de vandales.

Sûres que les responsables seraient sévèrement punies, nous attaquâmes une traduction de Ciceron... quand, soudain, apparut une sous-économe déchaînée.

Sans permettre à quiconque de placer un mot et coupait grossièrement la parole à Mlle Bueno, elle mit tout le méfait sur notre dos, et exigea qu'avant la fin de la semaine, chacune de nous apporte un franc, pour remettre les lieux en état...

Exit la demoiselle toujours vociférante, après nous avoir désignées, deux amies et moi, pour récolter et lui verser le montant de l'amende.

Cette injustice nous révolta si fort que Mlle Bueno ne tenta même pas de nous re-

L'ART DE PERTURBER UN PROFESSEUR INCHAHUTABLE

Un beau matin de l'année scolaire 1933-34, nous vîmes arriver Desaix traînant lourdement une jambe visiblement raide. Aux questions qui ne manquèrent pas de fuser, l'éclaté prétendit avoir chuté dans l'escalier familial, d'où foulure sans grande gravité.

Et voici qu'à 10 heures notre camarade, en boitant, fila vers le pont suspendu, le traversa et disparut.

Or, l'après-midi, quand il fit sa réapparition, il marchait d'un pas normal et sans nulle claudication. Il révéla triomphalement que, le matin, la raideur de sa démarche était due à la présence, dans la jambe gauche de son pantalon, d'une carabine allant de la ceinture à la chaussette.

Quant à sa chasse matinale, elle se limitait à un simple moineau qu'il remit solennellement à Benquet.

Là-dessus, le tambour napoléonien de Salah annonça qu'il fallait monter en classe de lettres, au second étage, chez M. Vuillermet (1).

Très vite, l'élégant Benquet s'arracha aux règles subtiles de la prosodie latine, pour sortir une lime à ongles métallique, dont il fit sauter la peinture et un morceau de plâtre du mur... Desaix, avec un haussement d'épaule, lui tendit un couteau suisse plus opérationnel, et Paul se remit au travail.

L'heure de cours s'acheva sur le constat d'une dégradation du mur en un parallépipède carré de 10 centimètres de côté sur quatre de profondeur, dégâts que les auteurs jugèrent ne pouvoir être vus depuis la chaire magistrale.

Cette nuit-là, le mystère me tint éveillé, et voici que, subitement, une illumination me fournit l'explication suivante: la semaine précédente, M. Hofmann, professeur de grec, avait critiqué l'Armée qui aurait utilisé - horresco referens! - des matériaux de monuments romains pour édifier des casernes et autres bâtiments proches de la Casbah; ainsi, parfois, nos éminents archéologues découvraient d'admirables inscriptions latines, que les élèves de première avaient souvent été invités à décrypter.

Fiat lux!, désormais, tout était clair et évident: avec sa lime à ongle, le latiniste Benquet voulait mettre à jour de nouvelles informations relatives à l'antique Cirta.

Le lendemain matin, en empruntant la rue de France, je ruminais encore ma brillante hypothèse de la nuit; cependant, un tel projet cadrait mal avec la personnalité de mes deux camarades, peu enclins à donner dans l'archéologie, fut-elle constantinoise.

"Wait and see" donc.

L'attente ne fut pas longue: le futur maire de Philippeville s'attaqua derechef au mur, avec des outils plus performants - amortissant, à l'aide de son mouchoir, le bruit du marteau sur le burin - et il dégagea ainsi une bonne excavation, une fois retirés une pierre et son mortier.

Sortant alors de son cartable une feuille encadrée d'un large bandeau noir, il la tendit à Desaix qui me la transmit avec cette consigne: "Fais passer!"

Stupéfaction! j'avais entre les mains... un avis de décès en lettres d'imprimerie, pompeux, larmoyant, bien dans le style de l'époque.

Nos deux compères exprimaient leur douleur d'avoir à nous informer du triste décès de leur cher "petit Pierrot", disparu accidentellement, la veille, dans la fleur de l'âge, et dont les obsèques seraient célébrées ce jour entre 14 et 15 heures - messe et inhumation - en classe de français.

A la sortie du cours, il y eut des protestations: "Vous êtes fous! Avec Vuillermet, on est partis pour une bonne consigne dimanche".

"Non, affirma notre Benquet toujours persuasif - on chantera à bouche fermée et il n'entendra pas".

Ainsi fut fait: sous l'invisible baguette du chef d'orchestre philippevillois, et avec le

concours actif des ex-enfants de chœur dont j'étais, nous pûmes psalmodier - lèvres serrées - les requiems latins de l'avant-concile.

Ceci, en voyant - avec un mélange d'appréhension et de ravissement - croître le courroux du magister... que ne parvenaient pas à contrebalancer les manifestations de vif intérêt prodiguées, en diversion, au premier rang, par Braun et Barkatz, chevaliers d'élite de la classe.

Après l'ultime "Ite missa est!" proclamé sous l'orage, Benquet introduisit, dans la cavité du mur, la boîte renfermant le cadavre de Pierrot, pitoyable victime de la carabine de Desaix, et plâtra soigneusement l'orifice.

Plus de 60 années ont passé depuis ce qui fut une des rares perturbations organisées dans la classe de M. Vuillermet.

Je gage que les restes de notre oisillon reposent toujours secrètement en paix dans le mur de notre bahut - au premier printemps de ce troisième millénaire - et qu'à l'inverse de milliers d'autres sépultures chères à nos cœurs, ils n'ont subi aucune profanation...

Guy CANIOT.

1 - Voir l'article titré "Le Petit Dompteur de 3ème A", numéro 12 des "Bahuts".

L'ANCÊTRE LYCÉEN DU SERPENT MONÉTAIRE

plonger dans Ciceron - *ô tempora ô mores!*" - et l'après-midi s'acheva houleusement.

Dès le lendemain, il fut décidé que nous procéderions nous-même au nettoyage de la classe, et nous passâmes à l'action - grâce aux conseils de M. Venton, droguiste, père d'Yvonne - savonnant tables, murs, tableau... l'agent de service s'étant chargé du sol.

Tout étant redevenu "nickel", vous pensez que l'annonce se serait avérée inutile... Pas du tout! il fallut payer. Nous payâmes donc, mais ce fut à notre manière, toutes nos cellules grises attisées par la colère, ayant bourdonné, même chez les plus timorées.

Il faut se souvenir qu'à cette lointaine époque, les petites pièces - un sou, deux sous, et même 25 centimes - étaient percées d'un trou; comme il y a vingt pièces de cinq centimes dans un franc, et comme nous étions 35 dans cette classe, cela faisait 35 fois 20 pièces de cinq centimes, soit 700 sous - 700 sous percés d'un trou, faites d'opération.

Avec la complicité de nos parents, outrés par l'attitude de la sous-économe, réunir les 700 pièces ne fut qu'un jeu d'enfant. Et encore un jeu d'enfant, la jubilation de faire passer une ficelle par chaque trou, en séparant chaque pièce par un petit noeud, et chaque dizaine par un gros... Cette sage occupation emplit tout un jeudi après-midi.

Le vendredi matin, traînant notre interminable serpent monétaire (qui faisait de

nous des précurseurs), nous primes le chemin de l'Economat.

Grâce au téléphone arabe, tout le lycée était au courant et, au lieu de se ranger près des escaliers, les élèves, de la sixième à la philo, s'étaient massées dans la cour, devant les bureaux.

Mes deux acolytes et moi n'étions pas très fières - faut-il l'avouer - en déposant, sur la table de l'Economat, notre chapelet de pièces, et ma voix trembla un peu en annonçant: "Voilà, le compte y est, vous pouvez vérifier". La harpie vira au violet et allait exploser quand - miracle! - par un hasard curieux, la voix de notre souriante Directrice se fit entendre: "Eh bien, Mademoiselle, à ce que je vois, la vérification est facile à faire". Ouf! soulagées, nous pûmes boire notre petit lait, au doux spectacle de la virago au bord de l'étouffement.

Bien sûr, avant de nous envoyer rejoindre notre classe chez Mlle Bueno, la Direc-

trice, dans son bureau, nous adressa, pour le principe, une petite admonestation sur la vengeance qui, même si on peut la croire justifiée, est une arme également susceptible de blesser ceux qui en usent. Bien sûr, si nous fîmes semblant d'être honteuses, nous n'étions pas moins certaines qu'à l'évidence, elle aussi s'était bien amusée.

A posteriori, je dois reconnaître que nous avons agi un peu lâchement, car il était de notoriété lycéenne (dans un bahut, de filles surtout, tout se sait) que le torchon brûlait entre la directrice et sa sous-économe, et qu'en nous payant la tête de la seconde, sans agressivité ni irrévérence, nous ne risquions guère les foudres directoriales.

Cela dit, sans chercher à invoquer des circonstances atténuantes, je me permets de préciser qu'en 1936, avec 35 francs, on pouvait repeindre entièrement non pas une classe mais au moins deux.

Simone C.



JUJUBE

Ceux qui furent lycéens entre les deux guerres, au long des années 20 et 30 (1) ont bien connu ce plus que célèbre surveillant général.

Logé au bahut dans un appartement de fonction, il se trouvait idéalement à pied d'oeuvre pour aller arpenter - chapeauté de feutre, guêtré de gris et cravaté d'un papillon - les hectomètres de longues galeries, toujours à la recherche de quelque potache en rupture de règlement, avec une prédilection particulière pour les consommateurs d'herbe à Nicot.

Malencontreusement pour lui, des ennuis de pharynx le contraignaient à râcler souventes fois son gosier, opération qui le signalait à l'attention d'éventuels délinquants.

Aussi, c'est généralement bredouille qu'il terminait ses traques à longueur de jour ou de nuit.

Pourtant, quelques exceptions ne manquèrent pas de venir confirmer la règle.

C'est ainsi qu'un lointain beau jour, il réussit à pincer sur le champ quelque boudjadi peut-être moins aguerri que ses aînés.

D'un "Vous! Là!" impératif, il immobilisa sa victime, lui arracha son nom, sa classe, et - illico - le gratifia d'une sanction qui allait faire date dans les annales de la maison et lui conférer son célèbre sobriquet.

Bégayant - d'émotion peut-être - il annonça: "Vous vous me conjuguerez quatre fois, à tous les temps, le verbe ju ju jujub jujubere!"

Cette consonnance espiègle entre le fruit du jujubier et le verbe latin signifiant - entre autres - "sanctionner", fut trop belle pour ne pas être mise à profit: désormais, M. Plazy devint Jujube pour bon nombre de générations.

1 - "Celles aussi..." puisque des filles fréquentèrent nos classes de philosophie à partir de 1921...

DEUX INTÉRIMAIRES

Les plus anciens d'Aumale se souviendront que le célèbre rouleur de tambour Salah - toujours coiffé de son fez à gland - effectuait, matin et après-midi, sa tournée des classes, muni du registre sur lequel chaque professeur inscrivait le nom des absents. Si Salah se trouvait indisponible, il était remplacé par l'un des garçons de service - en bleu de chauffe et tablier de devant - habituellement préposés au balayage, à l'allumage des poêles, au remplissage des encriers ou à la distribution du pain et du chocolat constituant le "quatre heures" des pensionnaires: et c'était, soit le boitillant Chira, soit celui auquel sa ressemblance avec un célèbre Président de la République avait valu l'aimable sobriquet de "Gastounet".



Laveran 1946-1947, classe de 5ème. De haut en bas et de gauche à droite: Oria Bouzidi, Jocelyne Chemla, Solange Beroud, Gisèle Bakouch, Claude Arnaud, Yvette Courmac, Blandine Cavalié, Paulette Bourgeois, Rolande Cadène, Denise Attali; puis Pierrette Bosc, Michèle Burnol, Yvette Alexandra, Colette Alvado, Aïcha Berzerc, Janine Boéri, Ghislaine Attard, Renée Alaize - notre actuelle reporter-photographe - Paule Aubert, Mathilde Aubert; puis Annie Casana, Simone Albertini, Renée Bondurand, Marie Jeanne Argence, Mme Sablerolles professeur de latin, Josée Baïllac, Viviane Bakouch, Helyett Adda, Odette Assouline.

DES RAYONS DE SOLEIL SUR LE PALMIER

25 mars! Le jour commençait une heure plus tôt, mais le printemps nouveau restait maussade: pluie, rues trempées aux flux inévitables, ciel obstinément chargé. Cependant, au "Palmier" de Boulogne, affluaient les ALYCCéens d'Ile de France conviés, à leur repas annuel.

Il faut croire que la "formule couscous" de l'an dernier avait plu puisque le nombre des participants, cette année, s'élevait à 74, si bien que les organisateurs, après avoir retenu tout le premier étage, avaient dû réclamer aussi la plus grande partie du rez-de-chaussée pour loger tant de convives à l'intention desquels, selon son habitude, la chère Renée Fleck, secondée par sa soeur Stéphane Lejeune, avait affiché les beaux clichés des réunions précédentes.

On se plaça suivant ses affinités, au gré du hasard... ou en fonction des chaises disponibles, et, du haut de l'escalier dominant l'assemblée - un scribe attentif accroupi à ses pieds - notre président Jean Malpel présenta les responsables parisiens et les organisateurs de la réunion aux "nouveaux" qu'étaient Frédérique Barrat-Liort, Marie Hélène Guilhaumon-Bourger (élève puis professeur à "Laveran", montée de Rochefort), Mme et M. Christian Reyre, Mme et M. Mammiferi-de Terras (venus de Grenoble), Pierre Lecornu (fils d'un ancien préfet de "notre 93") et son épouse Annie, dont la mère - Mme Guyon - fut professeur à "Aumale" enfin, le Varois Gilbert Canova.

Vint le couscous: marocain par ses raisins secs, parisien par ses carottes et merguez, aucun restaurant ne semblant connaître le couscous constantinois! Qui en détaillera la recette dans nos colonnes?

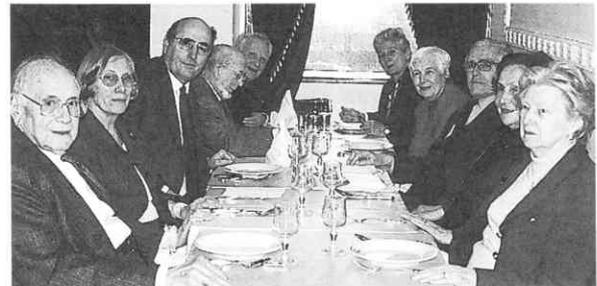
Mais le plus important, c'était de se retrouver entre amis, parents, condisciples: ainsi, Jacqueline Gouvine découvrit la cousine de voisins de la rue Pinget. Que d'années à sauter pour revenir à sa jeunesse et parler de ceux qui avaient franchi ensemble les degrés du savoir dans nos bons vieux bahuts!

Un livre sur Constantine (éd. A.C.E.P. Ensemble 130, av. de Palavas Montpellier) circula, oeuvre collective rassemblant gravures, photos, cartes postales de voies et lieux publics sous leurs aspects successifs. Jean Lachaussée se reconnut dans un défilé militaire, on revit la façade de sa maison, ou les devantures de magasins aux enseignes désuètes: "Au Gaspillage", "Le Grand Maltais"; on revisita la cathédrale; on se promena dans les squares; on "fit" ou l'on refit le "Chemin des touristes", en se demandant pourquoi (était-ce le danger?) il n'était pas plus fréquenté; on plongea dans la piscine de Sidi M'Cid où l'on avait appris à nager. Que d'émotions!

Et, pendant qu'on buvait café ou thé à la menthe en savourant les petits gâteaux arabes dénommés, à Paris, "Pâtisseries orientales", les vitres du Palmier se couvraient de buée. Dehors, c'était la lumière hivernale, mais, dans la chaleur des retrouvailles et des échanges, la grisaille parisienne s'était - en nos coeurs - trouée de soleil...

Suzanne LE NOANE.

● Lire les légendes des photographies en encart.



● Reportage photo Renée Fleck.

les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine
01 64 37 15 40
 - V-Présidente Janine Sadeler
160, avenue du 2ème-Spahis
83110 Sanary
04 94 74 64 86
 - Trésorier Michel Challande
6, parc du Château
78410 Aubergenville
01 30 91 15 59
 - Secrétaire Suzanne Le Noane
28, rue Pierret
92200 Neuilly sur Seine
01 46 24 84 71
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg Saint-Maurice
04 79 07 29 31